

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Les mardis de Languirand

Réjean Beaudoin

Volume 21, numéro 1 (121), janvier–février 1979

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60138ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaudoin, R. (1979). Les mardis de Languirand. *Liberté*, 21(1), 128–133.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1979

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Télévision

RÉJEAN BEAUDOIN

Les mardis de Languirand

Les mardis sont jours fastes à la grille horaire du Canal 2 qui nous donne le même soir deux légers téléfeuilletons (*Grand-Papa* et *Jamais deux sans toi*), la fameuse revue d'actualité *Télémag* ainsi qu'une émission singulière par le ton autant que par la densité et l'intérêt particulier de son contenu. Vous aurez peut-être comme moi été surpris, puis intrigués, puis intéressés par le défi qu'a relevé Jacques Languirand d'adapter pour le téléspectateur de fin de soirée l'excellente formule radiophonique connue des auditeurs de *Par quatre chemins*.

Le buste de Pythagore (ou d'un autre philosophe grec que mon inculture m'excuse mal de n'avoir pas reconnu) portant une paire de verres fumés apparaît à l'écran en même temps que se fait entendre le son très électrique d'une musique pleine de mystérieuses promesses et la caméra s'éloigne lentement en découvrant peu à peu le studieux décor d'un cabinet de travail. L'objectif s'arrête ensuite sur l'homme au regard serein, méthodiquement détendu derrière sa barbe blanche et ses sourcils faustiens. Assis à sa table, ses larges mains discourant d'une élocution toute gestuelle, Languirand incarne une sorte d'Orson Welles assagi. Son étrangeté n'est pas familière, mais elle est intime et elle parle par contagion. Elle inspire la participation parce qu'elle pratique une attitude d'extrême actualisation de la communication. S'il parle de la méditation, s'il décrit le lieu mental de certains états modifiés de conscience, il ne se contente pas d'informations précises, ni de définitions conceptuelles. Insensiblement, le débit ralentira, la voix laissera s'installer des silences bien

ménagés, les paupières s'abaisseront, tout le masque s'absorbant dans l'apaisement de l'impassibilité bienfaisante, pendant que l'explication du processus de concentration se poursuivra par intervalles sur le mode mineur. S'il est question de stress, mal du siècle de l'âge industriel, un gros plan de la lentille qui ajuste son foyer sur le visage précédera la référence que fait l'animateur à sa mise en situation de locuteur tendu dans l'acte même par lequel il veut évoquer l'objet de son message.

A part la qualité de la riche expérience de communicateur qu'a acquise Jacques Languirand, *Vivre sa vie* (c'est le titre de l'émission) met en oeuvre une rhétorique inusitée de l'image télévisuelle par l'usage fréquent des plans fixes, souvent montés et enchaînés selon la technique du diaporama. Ces avalanches d'images photographiques soulignent et connotent le discours narratif, parfois de façon très grosse. On peut se demander si l'on a voulu atténuer ou renforcer le caractère spectaculaire et divertissant qui s'attache à la fonction ordinaire du petit écran. Il est certain que la formule souffre un peu de sa traduction visuelle. Ce qui peut-être identifie précisément cette émission à l'intérieur de la programmation courante, c'est sa facture artisanale au moment où la standardisation imposée par les normes de production courante n'aboutit pas toujours aux meilleurs résultats. Certains aspects de *Vivre sa vie* peuvent faire penser à une époque très ancienne de la télévision. Depuis *Pays et merveilles* et *Point de mire*, le tête-à-tête d'un homme seul avec le télé-spectateur semble à peu près disparu, si l'on excepte l'ineptie et la morosité d'office de la pauvre tribune démocratique qu'est *La politique provinciale*. Cela dit, Languirand se révèle bien sûr un tout autre homme qu'André Laurendeau ou René Lévesque comme animateur, de même que des années cinquante à celles que nous vivons aujourd'hui, l'introspection a commencé à relayer l'information dans les pré-occupations dominantes de la culture de masse.

Ce qui est en cause à propos de *Vivre sa vie*, c'est, plus encore que l'originalité de la formule, la pensée dont elle procède. Le commun dénominateur des thèmes abordés appartient à ce que l'on pourrait appeler les « difficultés de

vivre à notre époque ». On ne saurait évidemment toucher de plus près la cible. La variété et l'importance des sources d'information utilisées par ce vulgarisateur très alerte sont toujours intégrées à un point de vue qui emprunte sa cohérence à la tradition ésotérique. A l'heure des plaies laissées béantes par l'âge ingrat du capitalisme, l'audience élargie que rencontre la personnalité de Languirand, à travers la pensée traditionnelle qu'il contribue à redécouvrir, participe sans aucun doute de ce qu'il faut bien appeler une remontée des valeurs naguère englobées sous le mot religion. Les mots de science, d'écologie, de conscience, d'univers (et bien d'autres) ont depuis peu commencé à redistribuer l'ancienne typologie du sacré. Il va sans dire que là se trouve un axe privilégié de la mutation culturelle contemporaine et que, volens nolens, Jacques Languirand y tient une place de gourou. Sous ce rapport, c'est-à-dire en tant qu'il incarne une figure exemplaire du maître, l'homme de théâtre donne la pleine mesure de son personnage. La densité et l'honnêteté du lieu de réflexion entretenu par lui n'en souffrent nullement et méritent certes de retenir la ferveur et l'attention que le grand public saura de moins en moins lui refuser. Mais comment en même temps ne pas noter que la prolifération parallèle des sectes s'emploie à dégrader au niveau de sous-produits résiduels l'ensemble des phénomènes rattachés au complexe « orientalisant » de l'Occident démoralisé ? Dans cet ordre d'idées, le travail qu'une telle émission s'efforce d'amorcer et de poursuivre devant le vaste auditoire de la télévision, ne laisse pas de poser certaines questions. Il tend à accroître la perception critique des problèmes certes angoissants posés par la société industrielle en crise et à accréditer l'espérance de leur solution dans le sens d'un renversement complet des valeurs de cette société. Cette politique de l'espérance qui veut d'ailleurs répudier tout le champ de la politique, au profit d'une modification intérieure de l'homme, cautionne dans la pratique toutes les démissions.

Il n'est certes pas facile de proposer sans verbiage ni concession à la mode les solutions qui se présentent à l'ébranlement généralisé du monde actuel. Comment savoir si les sonorités étranges des musiques électriques qui accompagnent

les images de cette demi-heure hebdomadaire sont des rumeurs de parousie ou d'apocalypse ? J'aime à croire que c'est une question qui gît au fond de l'abîme d'inquiétude que cache le regard rasséréné de Jacques Languirand. Cela s'appelle *Vivre sa vie*.

Tempêtes de bénitier du Pacifique à l'Atlantique

Les mardis de la télévision étant ce qu'ils sont, c'est juste une heure à peine avant que Jacques Languirand nous parle de « l'alternative » que Pierre Nadeau s'inquiétait à *Télémag* d'une secte gaspésienne dont un court reportage tentait d'esquisser le portrait. On avait vu apparaître à l'écran une assez curieuse bande d'hurluberlus dont le chef barbu, plus inchoatif que charismatique, articulait assez laborieusement des inepties mêlées d'un jargon vaguement johannique et plutôt improvisé, devant une demi-douzaine de jeunes gens ma foi peut-être charmants, mais au regard moins fanatique que débile. Avant la commotion des événements de Guyana, ces images n'auraient pu qu'égayer les rieurs (qui a jamais eu peur des Apôtres de l'amour infini ou de la Tour de David ?). Mais il a suffi de rapprocher ces pénitents des séquences du *Téléjournal* et des manchettes aux trois chiffres de morts (« plusieurs centaines de... », dit gravement monsieur Nadeau, le visage assombri), il a suffi en somme de faire se profiler dans l'ombre maléfique de Jim Jones l'indigente marginalité d'une bande de « drop out » trop acculturés pour ne pas être nôtres, pour que, du coup, un pauvre garçon pas mal magané de n'avoir pas lu Paul Chamberland (il aurait pu sortir tout aussi bien du téléfeuilleton de Victor Lévy-Beaulieu) nous apparaisse comme un dangereux candidat à la violence mystique.

Il est vrai que toute dissidence inquiète et c'en est une, certes, que de lire le proche avenir d'après l'Apocalypse. Mais cette forme de refus concerne la sociologie avant de questionner une croyance : je connais bien une bande de semblables marginaux qui vivent en forêt la foi d'un nouvel évangile, plus récemment promu au rang des croyances montantes : l'écologie. Intellectuellement, j'avoue volontiers mon incli-

nation au préjugé favorable à l'endroit de ce nouveau culte. Mais chaque refus, chaque choix mérite un examen sérieux lorsqu'il commande une alternative véritable. Le travail de la « dissidence religieuse » représente à mon sens dans la vie sociale contemporaine la même question que le suicide pose à la vie individuelle. Elle inquiète et c'est heureux. Elle suscite cependant le masque de la mauvaise conscience. Monsieur Nadeau est, à l'image de son téléspectateur-cible, un homme respectable et cet homme respectable — disons même ces deux hommes respectables : monsieur Nadeau et son téléspectateur — ces deux hommes, tout à coup, ensemble, ont eu peur. Les mardis, c'est terrible, si l'on songe qu'à peine une heure après, c'est monsieur Languirand qui rapplique. Il dit : c'est l'alternative et il a l'air d'y croire en diable. Il en parle avec une autre conviction que le p'tit gars de la montagne en Gaspésie et je frémis de penser qu'il s'adresse aussi à des hommes d'une autre trempe que nos hurluberlus de tout à l'heure. Quand on aura compris que les gourous du jour ne parlent plus la langue des mystiques, mais que la science est devenue la vraie religion des masses, on ne craindra peut-être plus qu'une poignée de ti-culs armés de trois carabines nous fasse basculer collectivement dans la guerre sainte.

Le lendemain soir, à l'actualité quotidienne de l'émission télévisée *Ce soir*, un ex-membre de la secte gaspésienne est venu raconter les violents rites d'exorcisme et le charisme quelque peu autoritaire du chef de la petite communauté. Rien ne permet de confirmer, ni d'infirmer ces révélations qui ont du moins l'avantage de nous persuader que la contrainte n'est pas l'apanage exclusif de nos normes sociales et que ceux qui prétendent y échapper ne sont pas exempts de la bonne part de force (au sens le plus brutal du mot) qui entra depuis toujours en ligne de compte dans l'administration des choses comme dans le gouvernement des hommes. Mais que l'on se rassure, ce machiavélisme ne risqua pas d'effleurer la pensée du téléspectateur, la catégorie « secte religieuse » bénéficiant à elle seule, grâce aux hommes de Jim Jones, de tout ce qui reste encore de sanguinaire et de féroce dans notre bienheureux monde civilisé.

Le tableau contemporain de l'activisme religieux est devenu un sujet d'inquiétude à juste titre dans l'opinion publique, mais le rôle spectaculaire des actualités retransmises depuis le massacre de Guyana biaise sensiblement la perspective dans laquelle ces poussées « millénaristes » pourraient retrouver un minimum d'intelligibilité. J'ai indiqué plus haut, à propos de notre secte gaspésienne, que le phénomène s'inscrit dans une problématique plus apparentée à la sociologie qu'à l'histoire des croyances. Il conviendrait de parler, pour mieux dire, de sociologie des religions. Quand une société est en crise (monsieur Languirand nous l'a-t-il dit ?), que ses mécanismes de promotion et d'intégration sociale sont engorgés, que le chômage et l'inflation se font systématiquement la sanction impersonnelle d'un destin qui condamne à l'exclusion marginale une fraction importante de la jeunesse, lorsque de plus la pollution physique et psychologique asphyxie ce qu'il nous reste de réflexes sains pour remettre en question les rouages d'une telle organisation sociétaire (qui ont atteint la dimension d'une civilisation), comment encore s'étonner que, dans de telles circonstances, certains soient amenés à repenser radicalement l'ordre du monde sur la base de nouveaux principes et de valeurs différentes ? La religion a toujours été un foyer d'incubation privilégié pour de telles entreprises de reconstitution idéale et idyllique d'un monde meilleur. L'étude du moyen âge chrétien nous apprend que tout un courant ininterrompu de révoltes paysannes de diverse importance a pu puiser dans un communisme d'inspiration chrétienne (et bien sûr remis à sa place d'hérésie : la marginalité change de nom avec les époques) la base populaire de véritables flambées révolutionnaires. Les sociétés suscitent d'elles-mêmes (en vertu des règles qui durcissent leur structuration socio-économique) les formes d'opposition qu'elles méritent. En Iran, c'est un nationalisme religieux qui menace le régime multinational de la puissance pétrolière. En Californie, le Temple du peuple a pu cristalliser sous sa forme mystique la contestation marxiste de ceux qui firent au Vietnam leur apprentissage du credo politique de l'Amérique blanche et démocratique. Dans notre plus modeste arrière-pays, des illuminés de divers calibres se con-

tentent de recruter les parias du travail, de la polyvalente et du discobar. Je crois qu'il est pour le moins exagéré de leur prêter le dessein et les moyens de la guerre civile. Ce qui ne veut pas dire que leur cas ne fournit pas l'occasion d'une interrogation pressante, mais ce questionnement est le même en somme que celui qui tarde à s'élever des soporifiques statistiques de l'emploi. Bref, aux concepteurs de *Télémag*, il faudrait suggérer que la secte gaspésienne aurait trouvé meilleur traitement parmi la clientèle de la Maison Saint-Jacques (dont l'équipe nous offrait un excellent reportage la semaine précédente) que ce rapprochement déplacé avec l'affaire de Jonestown. Ou encore, s'il est permis d'évoquer un modèle du sort que mérite à mon avis ce mouvement d'illuminés, il devrait s'inspirer davantage de la caricature qu'infligea le cinéaste Marcel Carrière aux zouaves pontificaux à l'occasion de leur centenaire en 1967, dans un court métrage qui faisait justice de cette fanfare par l'arme du ridicule qui, s'il ne tue pas, abrège au moins agréablement les derniers moments des moribonds.

Tout le tapage et l'inquiétude attachés au pullulement des groupes parareligieux ont sans doute un objet qui importe à notre équilibre social, sinon à notre bonne conscience. Cela fait incontestablement partie des indicateurs statistiques (nombreux) qui doivent contribuer à alerter la pensée. Le phénomène risque toutefois d'être gravement défiguré dans le langage des média par ce que Jacques Godbout a justement appelé « le murmure marchand », en ce qui concerne la télévision. Avant même que l'on soit en mesure de disposer d'informations confirmées et d'analyses complètes sur le Temple du peuple, déjà la presse québécoise, tant écrite qu'électronique, a commencé à instruire le procès de certains des nôtres plutôt folkloriques que furieux. Mais les adeptes de Jones méritent plus quant à eux qu'une épitaphe ironique. Tant l'idéologie avouée du mouvement, son imbrication dans les plus hautes sphères de la vie politique américaine que l'issue tragique des événements, appellent une interprétation qui, si elle se dessine en flou derrière le scénario qui nous est parvenu, ne peut pourtant pas s'envisager sans la perspective d'une étude approfondie.